

Effractions : le podcast #9. Elara Bertho parle de *Black Manoo*

Effractions : le podcast, vous fait découvrir cinq romans du festival Effractions, qui explore les liens entre littérature et réel. La deuxième édition se tient à la Bibliothèque publique d'information du 25 février au 1^{er} mars 2021.



Présentation de *Black Manoo* de Gauz par Bernadette Vincent, bibliothécaire à la Bpi

Black Manoo débarque à Paris avec son vrai-faux passeport ivoirien un 15 août caniculaire des années quatre-vingt-dix. Il imaginait la porte des Lilas comme une arche fleurie plutôt qu'une deux fois quatre voies, mais les quartiers populaires de l'Est parisien seront désormais son village. Tel la *Zazie* de Queneau, Black Manoo arpente poétiquement la ville et se l'approprie avec une gouaille jubilatoire.

Du deal de la place Stalingrad au Danger, squat multiculturel du quartier Danube, en passant par le Moukou, boîte afro au pied du siège du Parti communiste français, le roman dresse une cartographie du Paris encore populaire des années quatre-vingt-dix, où se rencontraient vieux ouvriers et sans-papiers. On y lit en filigrane l'histoire des vagues de migrations qui ont fait l'Est parisien, incarnées dans les amitiés que noue Black Manoo avec un vieil Auvergnat de la rue de l'Orillon, la star des bals poussières abidjanais Gun Morgan ou le dealer défroqué Lass Kader.

Il émane du texte une douce nostalgie et une grande tendresse pour la ville d'adoption de Gauz. L'auteur, ivoirien également, a découvert Paris dans les mêmes années que son héros.

Cet ancrage social est sans doute l'aspect le plus attachant de ce court roman de Gauz, auteur lui-même ivoirien qui découvre Paris dans les mêmes années que son héros. Il émane du texte une douce nostalgie et une grande tendresse pour sa ville d'adoption et tous les damnés de la terre qui l'habitent.

Lecture d'un extrait de *Black Manoo* (p.47-49) par Denis Cordazzo, bibliothécaire à la Bpi

Mafé Sonacotra

Un squat est le parfait antagoniste d'un foyer Sonacotra. Autant le squat exprime anarchie et défi à la société, autant le foyer Sonacotra est fils de l'ordre républicain.

- Sonacotra, Société Nationale de Construction pour les Travailleurs... une invention du ministère de l'Intérieur.
- Comment tu sais ça ?
- L'oncle Ho m'a dit. Lorsqu'éclate la guerre d'indépendance, des centaines de milliers de travailleurs algériens politisés à l'extrême vivent agglutinés dans d'impénétrables bidonvilles en France.
- Le TRA de Sonacotra, au départ, c'est pour travailleurs algériens.
- Comment tu sais ça ?
- L'oncle Ho m'a dit. Pendant la guerre d'Algérie, la France se méfie d'un front intérieur. Par peur plus que par désir d'améliorer les conditions de vie d'ouvriers ultramarins, on construit du moderne.
- Les familles sont jetées dans des cités en périphérie. Plus jeunes, plus virulents, les célibataires sont casés dans des foyers dans les centres. On garde ainsi l'œil sur eux. Pour les nourrir, on refile la gestion des cantines aux épouses.
- Diviser pour contrôler, concentrer pour isoler, tracer des frontières intérieures claires entre ces gens-là et les vrais gens.
- Comment tu sais ça ?
- L'oncle Ho m'a dit. Après la victoire, les Algériens cessent d'être français, mais on les garde, Trente Glorieuses oblige.
- Y'a tellement de boulot qu'on appelle les subsahariens à la rescousse. On leur colle le même modèle.
- L'oncle Ho t'a dit ça ?
- Yeah man !

Entretien avec Elara Bertho, chargée de recherches au CNRS au sein du laboratoire Les Afriques dans le Monde, autrice de *Sorcières, tyrans, héros*

Bernadette Vincent : Dans quelle tradition littéraire s'inscrit ce livre de Gauz, *Black Manoo* ?

Elara Bertho : *Black Manoo* est ce personnage de naïf, qui a cru les boniments de Gun Morgan qui lui a fait croire qu'il était une star de l'afro-punk et qui du coup décide d'essayer de le rejoindre à Paris. Ce personnage de naïf a une longue histoire littéraire, depuis le

Candide de Voltaire bien sûr, mais on pourrait penser aussi à Céline, avec Bardamu dans *Voyage au bout de la nuit*, qui décide de s'engager dans l'armée parce que la musique des militaires était belle... Ici, c'est un peu la même chose. Ces personnages de candides permettent de placer le lecteur un peu en surplomb : il en sait toujours un peu plus que le personnage. Il découvre le monde par-dessus les épaules du naïf pour en voir toutes les aberrations et ce positionnement augmente la violence des rapports humains que le personnage découvre.

À son arrivée, Black Manoo est confronté frontalement à la désillusion, puisqu'il se rend compte que les récits de Gun Morgan et les recommandations de son grand-père sont totalement disqualifiées par rapport à la réalité froide du périphérique en hiver, à Paris, qu'il découvre. Il devient un personnage de sans-papiers à Belleville. Il y a ici une très grande ironie, qui fonctionne avec le décalage déconcertant de deux plans de réalité : la réalité de ce que le naïf fantasme et la réalité de ce qui est décrit.

Bernadette Vincent : L'auteur Gauz est arrivé lui-même en France, un peu comme son personnage, depuis la Côte d'Ivoire dans les années quatre-vingt-dix, et ce qui est frappant dans *Black Manoo*, c'est l'ancrage sociologique du livre.

Elara Bertho : En effet, l'écriture de Gauz est souvent extrêmement sociologique, très fine, très précise. Il avait commencé avec *Debout-Payé*, en 2014, à raconter la condition des vigiles, payés à être debout, et il continue ici son exploration sociologique de Paris, et plus précisément de l'Est parisien. Il y a notamment une grande description des habitants des foyers Sonacotra, cette Société nationale de construction pour les travailleurs, qui avait pour fonction d'héberger les travailleurs migrants. C'était une organisation créée par l'État, devenue l'Adoma aujourd'hui. Les foyers Sonacotra ont représenté une part très importante de la socialisation des travailleurs immigrés dans les années soixante-dix jusque dans les années quatre-vingt-dix. C'était un lieu d'accueil, de regroupement des personnes isolées, d'échanges et aussi souvent d'initiation aux luttes syndicales. Et ce que montre Gauz, c'est comment cette socialisation agit, comment le personnage peut trouver une fraternité autour d'autres travailleurs sans-papiers. Il décrit par le menu comment ces personnes vivent, comment elles mangent. Il y a tout un passage qui décrit le mafé, ce plat très populaire en Afrique de l'Ouest, et ici la dimension sociologique reprend un des thèmes forts de Gauz, qu'il avait initié dans *Camarade Papa*, un autre de ses romans publié en 2018. Il montre comment ce plat, emblématique d'une identité africaine, est en réalité beaucoup plus complexe que cela et charrie une histoire française, l'histoire d'une industrie créée en France, exportée en Afrique et qui revient en France, dans les foyers de travailleurs à Paris.

En réalité les influences sont toujours multiples et Gauz aime à défaire les identités et à montrer que le plat traditionnel africain est beaucoup plus complexe que ce que l'on croit, et que l'identité française aussi est beaucoup plus complexe que ce que les discours politiques visent à nous faire croire. Gauz joue toujours de nos préjugés et signale en passant que la culture et les identités sont toujours faites de croisements, d'influences, d'hybridations successives. Et donc ce petit fraudeur plongé dans la cour des miracles de Paris, Black Manoo, ce drogué, fauché, sans-papiers qui erre dans les foyers Sonacotra et qui mange son mafé, est en fait un personnage malin, rusé, qui au fil des descriptions, déconstruit les préjugés de ses lecteurs sur des choses aussi banales en apparence qu'un foyer ou un plat qu'il déguste à midi.

Lecture d'un extrait de *Black Manoo* (p.85-86) par Denis Cordazzo, bibliothécaire à la Bpi

Au 234, boulevard de la Villette, un escalier droit mène à une coursive. Bienvenue au *Moukou*, haut lieu des nuits afroparisiennes, since 1986. Devise : « Le soleil fait honte. »

Traduction : « La fête n'a pas de limite tant qu'il fait nuit. »

Le Moukou est le royaume des 4B : Bière, Brochettes, Bruit, Bagarres.

La reine-mère s'appelle Guéda, imposante Malienne multitâches-multifonctions. Elle cuit les brochettes, vend les bières, assure la musique, met l'ambiance. Et lorsqu'éclate une bagarre, elle-même se charge de vider les belligérants.

Beaucoup de gaillards ont redescendu l'escalier en roulé-boulé. Derrière ses airs de matrone indolente, elle a le geste vif et précis sur les *o soto gari*.

La grande fréquentation et la réputation de l'endroit pourraient en faire une version mélaninée des Bains Douches, le club du Marais. Mais le *Moukou* est un cloaque.

Suite de l'entretien avec Elara Bertho

Bernadette Vincent : Le livre de Gauz est aussi très frappant par le style de l'écriture.

Elara Bertho : Oui, à cet égard le petit filou *Black Manoo* que décrit Gauz est assez semblable à l'écriture en elle-même de Gauz, héritier de la performance, qui a un style extrêmement oral et se revendique à la fois de Céline et de Kourouma. Dans les descriptions qu'il fait des bars clandestins de Belleville, il y a toute la joie et la gouaille de l'écrivain qui adore raconter des soirées éméchées et faire de très beaux portraits de toutes ces personnes qui se retrouvent en sous-sol à Belleville, à attendre le lever du jour. Son style est souvent très concis, bref, hérité de la performance. Ça rappelle beaucoup son premier texte, *Debout-Payé*, qui était construit sur des scénettes très courtes, très brèves. Ici on retrouve cette modalité d'écriture et aussi sa grande inventivité lexicale, son goût des emprunts à divers argots, des argots français, des argots d'Abidjan, à diverses langues, le Bété entre autres, mais pas que. Il reprend aussi des prises de judo japonaises, des traductions d'adages, des aphorismes, des slogans qui sont réaménagés. Il joue tout le temps sur le décalage de registres de langues. Ce goût du décalage entre le savant et le populaire est une des marques de fabrique de cet écrivain.

Bernadette Vincent : Le personnage de *Black Manoo* découvre la ville en se promenant dans les quartiers de l'Est parisien du 19^e et 20^e arrondissement.

Elara Bertho : Oui, il est lâché sur le périphérique parisien et à partir de ce moment-là, puisqu'il est sans-papiers, débute une errance, une longue promenade dans Paris qui va durer plusieurs années. Il est hébergé, il va de lieux en lieux mais surtout il décrit Paris par

les rues. Dans un premier temps, tous les quartiers autour de Stalingrad, de Belleville, du siège du PCF et ses bars clandestins pas très loin, le Canal Saint-Martin... Et toutes ces déambulations parisiennes sont hybridées avec des souvenirs de déambulations dans Abidjan, au Plateau ou à Cocody. On a donc une double stratification, celle des souvenirs et celle de la vie quotidienne à Paris qu'il décrit. L'idée d'un Paris populaire ouvre ici à d'autres imaginaires.

Crédits :

Cet épisode a été préparé par Bernadette Vincent.

Merci aux éditions Le Nouvel Attila.

Lecture par Denis Cordazzo

Réalisation : Michel Bourzeix et Soizic Cadio

Musique : Thomas Boulard

Ce podcast a été produit par *Balises*, le magazine de la Bibliothèque publique d'information. Vous pouvez écouter tous les épisodes sur balises.bpi.fr et sur les plateformes de podcast habituelles.